

» ce qui n'empêche pas qu'on ne cherche à persuader à la nation que je suis d'accord avec les mutinés pour saccager et détruire le pays (1). » — Ayant appris qu'à Anvers les esprits étaient troublés et saisis de crainte; que le châtelain et le gouverneur (2), au lieu de prendre les mesures propres à rassurer la population, perdaient la tête, le commandeur se décida, le 24, à venir en cette ville, seul, afin de rendre du courage aux habitants, et dans l'espoir que sa présence imposerait assez aux mutinés pour qu'ils ne tentassent pas d'y entrer de force. — Le prince d'Orange, profitant de cette conjoncture, a réuni quarante enseignes du côté de Bommel, avec des barques et d'autres engins pour jeter des ponts sur la Meuse et construire des forts; il paraît attendre d'Allemagne de l'infanterie et de la cavalerie. — Le commandeur y envoie de la cavalerie, vingt enseignes de Wallons et quelques-unes d'Allemands. Si ces troupes et les Espagnols d'Utrecht font leur devoir, il croit bien qu'ils battront l'ennemi, ou l'obligeront à la retraite.

Il avait commencé d'écrire cette lettre le 26, au matin, et elle n'était pas close, quand on vint lui dire que les Espagnols entraient dans la ville. Il monta à cheval, se rendit sur les lieux, et trouva que la plus grande partie d'entre eux étaient déjà au dedans de la place joignant le château, et que les autres y entraient : les soldats du château les regardaient défiler du haut des boulevards, comme d'une fenêtre, sans tirer sur eux ni un coup d'arquebuse ni un coup de canon qui eussent suffi pour les arrêter; mais les mutinés étaient bien sûrs qu'ils n'en feraient rien, car c'était chose concertée entre eux tous, et depuis longtemps. — Les Wallons et les Allemands de la garnison ordinaire de la ville, qui étaient de garde sur la muraille,

(1) *Y todo lo han hechado por tierra estos ruynes Españoles (que no puedo llamarlos de otra manera, segun la cólera con que me tienen); y tras ser esta mayor que la cólera que tengo contra los rebeldes, no falta quien persuada á los de la tierra que es concierto mio con los amotinados, para saquearlos y destruyrlos.*

(2) Le gouverneur de la ville était Frédéric Perrenot, seigneur de Champagney, frère du cardinal de Granvelle; Sancho d'Avila, qui venait de remporter la victoire de Mook, était le châtelain ou commandant du château.

Sur ce qui est dit ici, comme sur plusieurs circonstances de l'entrée des Espagnols dans Anvers, la relation du grand commandeur n'est pas entièrement conforme à celle que le seigneur de Champagney envoya au Roi (voir la lettre 1540) : il est bon de comparer les deux récits, pour avoir une idée exacte de ce grave événement.

n'opposèrent aucune résistance à l'entrée des Espagnols; mais les bourgeois commençaient à prendre les armes, et quelques compagnies de Wallons sortirent même de la ville. Le commandeur, craignant, si les bourgeois voulaient résister, que les Espagnols ne les massacrasent et ne missent la ville au pillage, leur ordonna, ainsi qu'aux soldats des autres nations, de se retirer. — Il fit dire aux Espagnols de faire halte; qu'il irait leur parler pour savoir ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils l'écouteraient, après l'arrivée de leur arrière-garde. — Il attendit pendant quatre heures, en se promenant à proximité d'eux. — Lorsqu'ils eurent formé leur escadron, au lieu de l'entendre, comme ils l'avaient promis, ils se mirent en marche, et pénétrèrent dans la ville, sans toutefois faire de mal à personne, et sans commettre aucun désordre. — Ils vinrent jusque dans la rue de la Meer, où demeure le commandeur : là ils formèrent de nouveau leur escadron et l'attendirent. — Il résolut de se placer au milieu d'eux à cheval, faisant approcher leur *electo mayor*, ainsi que ses conseillers et les autres qui pouvaient l'entendre. — Alors il leur mit devant les yeux l'énormité du méfait qu'ils avaient commis, surtout dans les conjonctures actuelles, et comme ils ternissaient ainsi l'éclat des victoires que Dieu avait données au Roi et à ses prédécesseurs par leurs mains et celles de leurs devanciers, le tort qu'ils faisaient à Dieu et au Roi, le déshonneur qu'ils jetaient sur leur nation, et la joie qu'ils causaient à leurs ennemis. Il leur représenta la situation dans laquelle il avait trouvé le pays, tout ce qu'il avait fait pour acquitter leur solde, et les obstacles qu'il avait rencontrés. Il leur dit qu'ils ne pouvaient pas choisir de plus mauvaise route, pour atteindre leur but, que leur mutinerie et leur venue à Anvers, car ils lui enlevaient par là tous les moyens qu'il pouvait avoir de trouver de l'argent. Il leur cita l'exemple des autres nations qui servaient le Roi, auxquelles on devait autant et plus qu'à eux. Enfin il s'efforça de leur persuader de sortir de la ville et de se loger dans les faubourgs; de remettre ensuite leurs comptes, qu'il ferait vérifier, pour payer ce qui leur était dû le plus tôt possible, promettant, s'ils se rendaient à ces raisons, de leur pardonner. — L'*electo* et ses conseillers lui répondirent qu'ils allaient rapporter ses paroles à leur troupe. — Pendant qu'ils le faisaient, et lisaient la lettre qu'il leur avait écrite le jour précédent, il passa quatre fois, avec Sancho d'Avila, au milieu de leur troupe, leur parlant à tous dans le même sens qu'il l'avait fait à leurs chefs. — Tout ce qu'il en obtint,

furent de grandes révérences et trois ou quatre salves fort bruyantes. — Après qu'il les eut quittés, sans avoir reçu de réponse, ils se donnèrent le mot pour se loger dans la ville, et ils le firent en effet, choisissant les maisons qui étaient le plus à leur gré, et même le quartier où le gouverneur général a sa demeure. — Jusqu'à présent, ils n'ont ni pillé ni maltraité personne; mais ils se font donner à boire et à manger à discrétion. — Leur *electo* occupe une maison située en face de celle du grand commandeur : à chaque instant, ils publient toute sorte d'ordonnances (*bandos*) au nom de ce chef improvisé. — Toute la nuit, ils n'ont fait que sonner l'alarme, tirer des coups d'arquebuse, et crier qu'on les paye. — Ils ont aussi poussé des cris pour que M. de Champagne, qu'ils voient de très-mauvais œil, sorte de la ville avec les Wallons : le commandeur a fait retirer ceux-ci dans la ville neuve. — Il en est toujours à attendre leur réponse, quoiqu'il la leur ait fait demander, et ils ne font aucune proposition. — « Cette nuit, poursuit Requesens, ils ont aussi eu l'insolence de crier » plusieurs fois que je sortisse de la ville. Quoique je ne puisse être plus mal » que dans leurs mains, et que je croie qu'ils me laisseraient partir librement, » je n'ai pas jugé à propos de le faire, dussent-ils me mettre en pièces, parce » que, si je ne suis pas sûr qu'ils ne saccageront pas en ma présence, je le » suis qu'ils le feraient aussitôt après mon départ, et qu'ils jetteraient une telle » épouvante parmi les bourgeois et les marchands de toutes nations, que » ceux-ci abandonneraient la ville. — Je pourrais bien renforcer les Wallons qui » occupent la ville neuve, et y introduire aussi des Allemands; mais il en résulterait une bataille, et si les Espagnols avaient le dessous, les autres nous » couperaient le cou à nous qui resterions; si, au contraire, les Espagnols » étaient vainqueurs, ils égorgeraient les bourgeois, et deviendraient si insolents que je ne sais ce qui serait le pire. »

D'après les lettres que le commandeur a reçues de Gueldre et des autres provinces, les gens de guerre demandent partout de l'argent. Il en aurait besoin aussi pour les reîtres qu'il a fait lever, et qui viennent de franchir la frontière. La mutinerie de ces traîtres (*traydores*) est venue le mettre dans l'impossibilité de s'en procurer. — On pouvait s'attendre ici à tous les malheurs, plutôt qu'à celui qui vient d'arriver. Les Espagnols se sont mutinés d'autres fois, mais jamais dans de telles conjonctures, et avec une insolence pareille à celle d'entrer de force dans une ville où est leur chef. — « Je crois, dit le commandeur,

» que, outre mes péchés, qui doivent en avoir été la principale cause, Dieu l'a permis, pour l'arrogance que montraient ceux de notre nation, comme s'ils étaient les seuls qui défendissent la foi catholique (1). » — Déjà les affaires s'améliorèrent. La nation avait appris, avec un contentement incroyable, que le pardon général allait se publier, et que les états généraux étaient convoqués. Maintenant, il n'y aura personne dans tout le pays qui ne soit persuadé que les Espagnols sont entrés dans Anvers du consentement du commandeur, et que c'est une chose arrangée pour avoir de l'argent. — On dit que les mutinés sont environ 4,000, et qu'il s'en trouva 2,800 seulement à la bataille. Autrefois, lorsqu'il y avait quelque entreprise à exécuter, les Espagnols étaient toujours beaucoup plus nombreux que quand ils venaient demander leur paye. Telle est aujourd'hui leur impudence, qu'on lui assure qu'ils étaient décidés, si l'on s'était opposé à ce qu'ils entrassent dans la ville, à livrer au pillage, à brûler tout le pays, et ensuite à offrir leurs services au roi de France (2).

Hier, les mutinés résolurent de faire sortir les Wallons de la ville, ou de les mettre à mort. Ceux-ci s'étaient préparés à se défendre; mais le commandeur, craignant les suites d'un pareil conflit, leur ordonna, ainsi qu'au gouverneur, de se retirer. — Dans le même temps, 500 à 600 mutinés vinrent lui demander les clefs des portes, qu'il n'avait pas, mais qui étaient à l'hôtel de ville. Ils furent les y prendre, et ils y établirent leur *electo* et ceux de son conseil, en laissant toutefois au magistrat les locaux nécessaires pour se réunir, et en lui promettant de ne commettre aucun désordre. — Deux heures après, quelques soldats vinrent, de la part de l'*electo* et de son conseil, apporter toutes les clefs au commandeur, disant que ce n'était point par leurs ordres qu'on les avait demandées; que, pour cela, ils avaient arrêté leur sergent-major, qui est un grand vaurien, et qu'il les pouvait remettre en mains de qui il voudrait. Ils ajoutèrent qu'ils se repentaient fort d'avoir chassé les Wallons; qu'ils désiraient les voir revenir; qu'ils leur feraient bon accueil, et leur seraient bons

(1) *Demás de mis peccados (que deben de ser la principal causa), creo que lo ha permitido Dios, por la soberbia con que estábamos los de nuestra nacion, pareciéndonos que eramos solos los que defendíamos la fee cathólica.*

(2) *Me certifican que andaba pública voz entre ellos que, si se les defendía la entrada en Anveres, habian de yr saqueando y quemando todo el pays, y, hecho esto, yr todos á ofrescer su servicio al rey de Francia.*

camarades, comme ils devaient l'être pour tous les soldats du Roi, au service de qui ils voulaient vivre et mourir; que c'étaient les nécessités qu'ils avaient endurées depuis huit ans, qui les forçaient à demander leur paye. — Le commandeur les exhorta à se ranger à leur devoir, et refusa de rappeler les Wallons. — Bientôt après, ils allèrent demander aux bourgmestres qu'on les logeât avec ordre: ce qui se fit. — Depuis hier après dîner, ils paraissent plus tranquilles; mais ils persistent à ne pas vouloir quitter la ville, sans être entièrement payés. — Il faudra en passer par là, et de plus leur pardonner; mais le commandeur ne sera satisfait, tant qu'il ne leur aura infligé le châtiement qu'ils méritent (1).

Liasse 557.

1540. *Lettre de Frédéric Perrenot, seigneur de Champagny, au Roi, écrite d'Anvers, le 28 avril 1574.* Il lui envoie, pour sa décharge, une relation de l'entrée des Espagnols dans Anvers. — Étant dépourvu des moyens de prévenir le retour des violences qui ont été commises envers les pauvres bourgeois de cette ville, sans qu'ils le méritassent en rien, il prie le Roi de lui accorder sa démission.

(La relation envoyée par Champagny est datée d'Echteren, le 28 avril: c'est celle qu'on trouve dans les *Recueils d'Arethophile*, imprimés en 1578, in-4°, p. 13-28, sous ce titre: *Par quel moyen les Espagnols amutinez entrarent en Anvers le xxvj^e d'avril 1574* (2); mais ici elle est traduite en espagnol.)

Liasse 557.

1541. *Lettre du grand commandeur au Roi, écrite d'Anvers, le 30 avril 1574.* Il lui envoie copie de sa lettre du 28 à don Juan de Cúñiga (3). — Il a écrit dans le même sens au marquis d'Ayamonte, au comte de Monteagudo et à don

(1) Voy. le texte de cette lettre dans la *Correspondance*, n° CCCLXVIII.

(2) Dans l'*Avis au lecteur*, placé en tête des *Recueils d'Arethophile*, on lit: « D'autant » que plusieurs ignorent comme celle entrée des amutinez en Anvers advint, dont tels y a » qui en parlent assez témérairement, ayant recouvert, par quelque bon moyen, ce que le » sieur de Champaigny en escrivit au Roy, son maistre, à la pure vérité, je m'ay résolu de » le mettre en lumière, afin que chacq'un sache ce que passa en ce fait: y ayant adjousté » aucunes choses, pour plus d'esclaircissement, qu'il avoit délaissé par trop de modestie. »

(3) Voy. p. 55.

Diego de Cúñiga (1). — Comme il l'a mandé à son frère, les mutinés avaient annoncé qu'ils se contenteraient des logements qui leur seraient distribués ; mais ils se ravisèrent, et firent publier que tous restassent dans ceux qu'ils s'étaient donnés le premier jour. — Chaque maison doit loger plusieurs soldats : il y en a quarante chez les bourgmestres. — Ils s'y livrent aux plus grandes insolences, et se font régaler à discrétion : dans beaucoup de maisons, la dépense pour le vin seulement s'élève à 20 florins par jour. Aussi les bourgeois sont-ils désespérés. — Le sergent-major, qui avait été pris, a été mis en liberté par une troupe de soldats, qui l'ont rétabli dans son poste, et qui parlent même d'en faire leur *electo*, l'*electo* actuel n'étant pas assez mauvais à leur gré. Ce sergent-major est tout ce qu'il y a de pire dans le pays. — Ils ne veulent décidément pas sortir de la ville avant qu'on leur ait payé entièrement ce qu'on leur doit. Le commandeur leur a fait dire qu'ils passent la revue et soumettent leurs comptes à une vérification, qu'alors il tâchera de les payer, s'ils lui laissent le temps et la commodité de trouver de l'argent. Il a demandé qu'ils s'établissent dans les faubourgs, tout en conservant la garde des portes de la ville. — Ils s'y sont refusés, et lui ont envoyé les listes des soldats qu'il y a dans chaque compagnie. Il en résulte que le nombre total est de 5,100 hommes : ce qui est faux comme tout le reste, car, le jour de leur entrée dans la ville, on compta qu'ils n'étaient pas plus de 2,500. Il est vrai que tout ce qu'il y avait de goujats (*chorrilleros*) dans le pays est venu se joindre à eux, et qu'il leur arrive chaque jour des Espagnols des régiments qui sont en Hollande ; mais ceux-ci ensemble ne sont pas au nombre de plus de 500. — Leur impudence est telle, qu'il y a parmi eux plusieurs centaines d'Espagnols venus d'Italie, il y a un an, auxquels presque rien n'est dû, et qu'ils veulent faire figurer sur les vieux contrôles (2) ; et l'on a assuré au commandeur qu'ils ont reçu parmi eux, dans le même but, plus de 400 Wallons espagnolisés (3). — Requesens entre dans beaucoup de détails, pour prouver au Roi qu'il est impossible d'établir au juste, et même approximativement, les comptes des mutinés. Ces comptes remontent à huit ans ; les soldats ont reçu

(1) Le marquis d'Ayamonte était vice-roi de Milan, le comte de Monteagudo ambassadeur à Vienne, et don Diego de Cúñiga ambassadeur à Paris.

(2) *Quieren passallos en las plaças viejas.*

(3) *Valones españolados.*

des villes, en secours, contributions, vivres, munitions, de grandes sommes ; des paiements leur ont été faits aussi par le trésorier de l'armée ; les pièces justificatives de cette comptabilité manquent en partie. Il faudrait aussi que les mestres de camp, les capitaines et les officiers fussent présents, pour déclarer les sommes qu'ils ont reçues et distribuées à leurs soldats : or, beaucoup d'entre eux sont morts, d'autres ont quitté le pays, d'autres ont changé de compagnies. Ce ne serait pas sans inconvénient, du reste, qu'on appellerait les capitaines et officiers à la revue, au cas que les mutinés y consentissent, car ils ont tant volé du montant des secours et contributions, dans toutes ces années, que, pour s'indemniser de ce qu'on pourrait réclamer d'eux, ils feraient figurer beaucoup d'hommes fictifs sur les contrôles (1). — Le magistrat d'Anvers était disposé à prêter au commandeur 200,000 écus ; mais les désordres auxquels se livrent les Espagnols sont cause qu'il ne pourra réunir cette somme : les marchands ne viennent plus à la Bourse ; beaucoup de bourgeois quittent la ville ; les envois d'argent qui se font ordinairement de France et d'Allemagne sont suspendus ; l'arrivée des vivres et des marchandises souffre la même interruption. — Le commandeur devait, le 1^{er} mai, faire passer de l'argent dans toutes les provinces pour la solde des troupes, et il n'a pas de quoi expédier un courrier ! — Il y a huit jours, il avait fait avec des marchands un contrat qui devait lui procurer les moyens de contenter les troupes pendant les mois de mai et de juin, et d'envoyer la première paye aux reîtres qui déjà ravagent le pays, et le démon a tout renversé, par la main des Espagnols (2). — Quoique la présence du commandeur à Anvers n'ait pas empêché ces mutinés d'y entrer, il est persuadé qu'elle les a empêchés au moins de piller et de brûler la ville, et de massacrer ses habitants : aussi est-il résolu d'y rester, malgré les insolences dont il est témoin, et il a dit au magistrat et aux marchands, qui le suppliaient de ne pas les abandonner, qu'il se sacrifierait pour eux. — Il y a huit jours, il a mandé les membres du conseil qui sont à Bruxelles : à l'exception de Roda, aucun d'eux n'a osé venir, non plus que les secrétaires d'État pour la correspon-

(1) *Es tanto lo que han hurtado en los socorros y contribuciones en tantos años, que no solo no vendría á devérseles ningun sueldo, tomándoseles bien la muestra, pero á alcançárseles grandes sumas, y para remediallo, han de querer passar muchas plaças.*

(2) *Y todo lo ha desbaratado el demonio, por medio de nuestra nacion.*

dance en français et en flamand. Il n'a avec lui que les secrétaires chargés de la correspondance espagnole et Scharemberger (1). — Il ne sait encore rien de certain, depuis l'affaire de Mook, touchant les comtes Louis et Henri de Nassau, et le duc Christophe, palatin; mais on écrit d'Allemagne que tous trois sont morts. — Le 28, il a reçu avis que le comte Jean de Nassau, ayant rassemblé un nouveau corps de cavalerie et d'infanterie, avait occupé le château de Kerpen, appartenant au Roi, à deux ou trois lieues en avant de Cologne. Il a aussitôt envoyé, du côté de Maestricht, Giovambattista de Monte avec quatre compagnies de lances et deux d'arquebusiers à cheval, et M. de Montreuil (2) avec son régiment de dix enseignes de Wallons. Ces forces, réunies aux Allemands que Montesdoca a à Maestricht, s'opposeront aux entreprises ultérieures du comte. — Le prince d'Orange est, depuis trois jours, près de Bommel; il a 5,000 hommes, est muni de barques et d'autres objets pour jeter des ponts sur la Meuse. On dit que son projet est de construire un fort qui coupe aux Espagnols le chemin de Gueldre et de Hollande. — Le grand commandeur a fait marcher le marquis de Havré avec son régiment de vingt enseignes vers Bois-le-Duc, où il y a cinq enseignes d'Allemands; on fait prendre la même direction à don Bernardino de Mendoca, suivi du reste de la cavalerie. Il a écrit en même temps au comte de la Roche et au mestre de camp Valdès de lui donner la main avec les Espagnols qu'ils ont à Utrecht. Il se proposait d'envoyer le marquis Chiappin Vitelli vers Bois-le-Duc, afin de diriger cette expédition; mais c'est lui qui négocie avec les mutinés, à cause qu'il est bien vu des Espagnols, et a de l'influence sur eux (3). — Quarante navires des ennemis, portant un corps de troupes, ayant paru du côté de Ziriczée, le commandeur ordonna, le 28, au colonel Mondragon d'aller, avec son régiment, qui est fort de plus de 2,000 hommes, mettre garnison dans Berghes, Breda et les autres endroits de la côte de Brabant, ainsi que dans les îles de Zuidbeveland et de la Tole, les seules qui restent au Roi en Zélande: Mondragon devait retirer de ces différentes places les garnisons qui y sont et qui appartiennent à des régiments de nations diverses, pour les diriger sur leurs corps en Hollande. Aujourd'hui, on répand le bruit que ses gens se sont mu-

(1) Secrétaire pour la correspondance allemande.

(2) Georges de Ligne. (Voy. p. 24, note 1.)

(3) *Por tener crédito y ser bien quisto de nuestra nacion.*

tinés. — Champagny, avec ses Wallons, que les Espagnols ont fait sortir d'Anvers, occupe certains villages, d'où il pourra marcher vers Berghes ou Bois-le-Duc à besoin. — On a rapporté aux mutinés les nouvelles des mouvements des ennemis : ils ont dit unanimement que, ceux-ci fussent-ils aux portes d'Anvers, ils ne sortiraient pas de la ville sans être entièrement payés, et cela avec des paroles dont n'useraient pas les plus grands hérétiques du monde (1). — La veille de leur entrée dans Anvers, un ecclésiastique espagnol, que le commandeur ne connaissait pas, demanda à lui parler en secret. Il lui dit qu'il était le chapelain d'une des vieilles compagnies, et que deux soldats qui en faisaient partie lui avaient déclaré en confession, huit ou dix jours auparavant, que les ennemis avaient des intelligences dans les troupes royales de toutes nations, et même avec beaucoup d'Espagnols; qu'elles se manifesteraient par une mutinerie générale; qu'il fallait changer les garnisons des châteaux d'Anvers, de Gand, de Valenciennes, ainsi que de Maestricht. — Il se refusa d'entrer dans plus de détails, malgré les instances du commandeur, qui n'a pas cru devoir, sur ce simple avis, prendre des mesures aussi graves. — Maintenant il ne sait ce qu'il doit croire, surtout parce qu'on l'assure qu'entre les mutinés, il n'y en a pas dix qui se soient confessés et qui aient communié pendant le carême, et qu'il ne les voit ni entrer dans les églises pour entendre la messe, ni faire aucune autre démonstration de chrétiens (2). — En ce moment, le marquis Chiappin Vitelli revient d'auprès d'eux. Il leur a offert quinze payes, avec promesse et obligation de marchands que, leurs comptes étant vérifiés, ils recevront, dans deux mois, le montant de ce qu'on leur devra de surplus. Ils n'ont pas voulu accepter, exigeant absolument qu'on leur paye tout ce qu'ils demandent. — L'*electo* et son conseil avaient nommé deux hommes par compagnie, pour en donner la liste, sous serment : ceux-ci ont dit au marquis qu'ils n'oseraient remplir cette commission, parce que leurs officiers les ont envoyé prévenir que, s'ils donnaient cette liste sans eux, et découvriraient leurs

(1) *Han dicho á una voz en el escuadron que (aunque esten los enemigos á las puertas de Anveres) no saldrán della sin estar pagados enteramente, y esto con palabras y términos que no los dijieran tales los mayores hereges del mundo.*

(2) *Agora no sé lo que me crea, con lo que en esta gente veo, y acordándome que me certifican que no ay diez hombres entre ellos que se ayan confessado y comulgado, esta quaresma, ni los veo entrar aquí en las iglesias á oyr misa, ni hacer otra demostracion de christianos.*

vols, ils les tueraient (1). Le commandeur soupçonne, d'après cela, que les officiers sont en grande partie la cause de cette sédition. — Une des principales difficultés qui s'offrent, est que les mutinés, commençant à comprendre l'énormité de leur faute, et désespérant d'en obtenir le pardon, pourraient ne vouloir entendre à aucun arrangement, et commettre tous les méfaits possibles, alors même qu'il y aurait moyen de les payer. Déjà ils rançonnent leurs hôtes. Ceux qui sont le moins malintentionnés doivent être résolus de partir pour l'Espagne et l'Italie, après qu'ils auront reçu leur solde. — Le grand commandeur engage le Roi à donner des ordres aux frontières d'Espagne, et à écrire à don Juan d'Autriche, aux vice-rois de Naples et de Sicile, ainsi qu'au gouverneur de Milan, pour qu'on prenne et qu'on châtie comme déserteurs tous les soldats arrivant des Pays-Bas. — Avant que cette mutinerie éclatât, le prince d'Orange assembla les états de Hollande à Dordrecht, et leur proposa trois choses : la première, qu'ils fournissent un million de florins ; la deuxième, qu'ils prissent des mesures pour résister à la flotte que le Roi faisait équiper en Espagne ; la troisième, qu'ils déclarassent par écrit qu'ils l'avaient appelé il y a deux ans, pour les défendre ; qu'il était venu à leur réquisition, et que ce n'était pas lui qui les avait excités à se soulever (2). — Leur réponse fut, selon les avis donnés au commandeur : sur le premier point, qu'il leur était impossible de fournir une somme aussi considérable ; sur le second, qu'ils feraient tous leurs efforts ; sur le troisième, qu'ils n'avaient aucun écrit à donner, puisqu'ils avaient reçu le prince comme gouverneur au nom du Roi, et que lui les avait persuadés qu'ils combattaient contre les Espagnols, lesquels, contre la volonté du monarque, tyrannisaient le pays (3). — Depuis la mutinerie, il leur fait accroire tout ce qu'il veut : que les Espagnols prennent les armes contre leur Roi ; que le commandeur n'est pas le ministre du Roi, mais de l'inquisition d'Espagne, etc. — Lors de la déroute de son frère, il leur écrivit à tous que la victoire avait été pour ce dernier ; que si, dans le principe, ses gens avaient essuyé une charge, ils avaient ensuite attaqué si vivement, qu'ils avaient tué

(1) *Que los matarian, si daban la muestra sin ellos, ni descubrian sus robos.*

(2) *Y que no era él el que los avia inquietado.*

(3) *A lo tercero, que no tenían que dar por escrito cosa alguna, pues ellos habían aceptado al príncipe como gobernador de V. M., habiéndoles persuadido que peleaban contra los Españoles tiranos, que contra la voluntad de su príncipe tiranizaban el pays.*